



**MINISTÈRE DES ARMÉES**

**ÉPREUVES D'ADMISSIBILITÉ DU CONCOURS 2018  
D'ADMISSION À L'ÉCOLE DE SANTÉ DES ARMÉES**

*Catégorie : Baccalauréat - Sections : Médecine et Pharmacie*

Vendredi 13 Avril 2018

**ÉPREUVE DE COMPOSITION ÉCRITE**

**18-DEC4-06136**

*Durée : 1 heure 30 minutes*

*Coefficient 3*

**Avertissements**

- *L'utilisation d'encre rouge, de téléphones portables, de calculatrices, de règles à calculs, de formulaires, de papiers millimétrés est interdite.*
- *Vérifiez que ce fascicule comporte 3 pages numérotées de 1 à 3, page de garde comprise.*
- *Il sera tenu compte de la qualité de la présentation de la copie et de l'orthographe.*

## QUESTIONS :

1. Vous résumerez le discours de Fr. Mitterrand en 100 mots,  $\pm 10\%$  (90-110 mots).
2. Vous discuterez la formule de Marie Curie : « Je suis de ceux qui pensent que la science a une grande beauté. Je ne crois pas que dans notre monde l'esprit d'aventure risque de disparaître. ».

### **Discours prononcé par François Mitterrand, Président de la République, le 20 avril 1995 lors de la cérémonie solennelle d'entrée de Marie Curie et de Pierre Curie au Panthéon (extrait).**

[...]

Nous admirons l'éclat de leurs créations qui sont le symbole même d'un moment de l'Histoire de l'esprit humain. En elles s'unissent les savoirs de la physique, de la chimie, de la biologie. En elles s'abordent les grands secrets de la matière et de la vie dont l'exploration va bouleverser le monde.

Le profane, souvent, ne retient des grands savants que la plus populaire de leurs découvertes. Ainsi de l'isolement du radium. Mais l'œuvre de Pierre et Marie Curie est continue. Sa fécondité ne se dément pas. Elle édifie peu à peu le socle sur lequel la physique atomique et la biologie moléculaire prendront leur essor.

Nous admirons aussi les vertus communes de ces deux êtres trop tôt séparés : l'ardeur et l'enthousiasme, l'obstination dans l'effort, la rigueur et la mesure en toute chose, le goût du recueillement et la force de la solitude. Un trait les rapproche plus que tout autre : le désintéressement qui est, à leurs yeux, le fondement de toute éthique scientifique.

Mais il est un autre symbole qui retient ce soir l'attention de la Nation que j'ai l'honneur d'exprimer devant vous : celui du combat exemplaire d'une femme qui a décidé d'imposer ses capacités dans une société qui réserve aux hommes les fonctions intellectuelles et les responsabilités publiques, enfin, qui les réserve trop souvent.

Parmi les photographies qui émaillent le chemin de Marie Curie, l'une marque le souvenir de son empreinte. Elle est prise à Bruxelles en 1911 lors du Congrès Solvay. S'y trouvent rassemblées les plus grandes figures de la physique : Max Plank, Rutherford, Einstein, de Broglie, Perrin, Langevin, bien d'autres encore. Marie, seule femme, est au milieu d'eux, reconnue comme leur égale.

Au moment où le pays s'incline devant les cendres de celle qui fut, en tant que femme, la première docteur ès sciences, la première professeur en Sorbonne, la première à recevoir le Prix Nobel, je forme le vœu, au nom de la France, que partout dans le monde progresse l'égalité des droits des femmes et des hommes tant l'exemple que nous venons de décrire à l'instant démontre cette distinction et cette sorte de préférence accordée depuis trente siècle, indigne et injuste d'une société civilisée.

Mesdames et Messieurs,

En 1933 Marie Curie présida à Madrid un rassemblement de créateurs de toutes disciplines consacré à « l'Avenir de la Culture ».

« Je suis, déclara-t-elle, de ceux qui pensent que la science a une grande beauté. Je ne crois pas que dans notre monde l'esprit d'aventure risque de disparaître. Si je vois autour de moi quelque chose de vital, c'est précisément cet esprit d'aventure qui me paraît indéracinable et s'apparente à la curiosité ». Ainsi conclut-elle son propos. Sans la curiosité de l'esprit, que serions-nous ?

Telle est bien la beauté et la noblesse de la science : désir sans fin de repousser les frontières du savoir, de traquer les secrets de la matière et de la vie sans idée préconçue des conséquences éventuelles. Pasteur avait dicté la règle : « Encourager le désintéressement scientifique, parce qu'il est l'une des sources vives du progrès dans la théorie, d'où émane tout progrès dans l'application ».

Respectons cette règle. Il n'est pas de progrès scientifique si l'on entrave ce qui le meut, si l'on bride cette curiosité dont tout procède. Voilà pourquoi ; depuis déjà tant d'années, avec beaucoup d'autres plus qualifiés que moi, nous avons tant voulu que la recherche fondamentale, l'une des plus exaltantes aventures offertes à l'humanité, soit toujours poussée plus loin et donc soutenue par les pouvoirs publics. Oui, le maintien d'une grande Nation comme la France à son rang dépend des moyens qu'elle consacre à la recherche sous toutes ses formes et je considère comme un grand honneur la tâche remplie avec les quelques hommes et femmes qui ont été chargés pendant toutes ces années de tenir de flambeau. Mais la question se pose aussitôt : faut-il craindre l'aventure scientifique, faut-il craindre la liberté qui la nourrit ? Qui mieux que les Curie illustrent la gravité de cette question, eux qui découvrirent avec leurs compagnons les feux de la matière, eux qui en décelèrent les pouvoirs de vie et les pouvoirs de mort ?

Écoutons encore Pierre Curie alors qu'il reçoit le Prix Nobel : « On peut concevoir, dit-il, que dans des mains criminelles le radium puisse devenir très dangereux et l'on peut se demander si l'humanité a davantage à connaître les secrets de la nature. Je suis de ceux qui pensent que l'humanité tirera plus de bien que de mal des découvertes nouvelles », et son discours s'achève par ces mots, ces mots qui seront repris par bien d'autres savants plus tard, presque effrayés de la puissance de leur esprit et qui pensent cependant qu'il faut continuer de chercher et de découvrir, pour finalement rendre l'homme maître de son destin.

Il y a dans cette confiance, comme dans toute espérance, une part de désir et de rêve. Sans elle, point d'avancée pour l'esprit. Et s'il existe d'autres voies pour adoucir la peine des hommes, où a-t-on montré qu'on pouvait se priver de celle-là ?

De tout temps, la science a pris la société de vitesse.

Un jour, vous le savez, la terre cessa d'être le centre de l'univers. Aujourd'hui la biologie commence de pouvoir changer l'individu dans son être, dans l'intimité de ses gènes et de son cerveau. Faut-il rejeter la science pour autant même si l'on pressent les immenses dangers qui menacent cette avancée des connaissances ?

Le destin des civilisations n'est pas de redouter la connaissance des choses mais de la maîtriser. Le refus du savoir, la crainte de la pensée créatrice sont, j'en suis sûr, le propre des sociétés perdues.

[...]